

La lumière écrit-elle le paysage ?

À propos de l'exposition Histoires naturelles à la Galerie La Main de Fer



SONIA BRESSLER

JUIL. 25, 2026



3



Partager

« *Le visible est ce qui se saisit avec les yeux, mais il n'est pas seulement devant eux ; il est ce qui les habite.* » Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*

Il existe des expositions dont on ressort avec des images. D'autres avec des idées. Et puis il y a celles, plus rares, qui modifient silencieusement notre manière de regarder le monde.

Histoires naturelles, présentée à la [Galerie La Main de Fer](#), appartient à cette dernière catégorie. À première vue, elle semble renouer avec une longue tradition de la peinture naturaliste : des forêts profondes, des animaux sauvages, des végétations luxuriantes, des eaux calmes où se reflètent les premiers éclats du jour. Pourtant, réduire cette exposition à un hommage contemporain au paysage serait passer à côté de son véritable sujet. Car ce qui traverse les œuvres de Véronique Gerbaud-Lambert, Thomas Loyatho, Nathalie Charrié, Corinne Tichadou et Morganes n'est pas seulement la nature. C'est la lumière. Non comme phénomène physique, mais comme principe de révélation.

Au fond, l'exposition pose une question infiniment plus philosophique qu'il n'y paraît :

Qu'est-ce qui fait véritablement un paysage ? Les arbres ? Les animaux ? La rivière ? Ou bien cette lumière qui relie toutes ces présences en un même monde ?

12 juin
14 août 2026

HISTOIRES NATURELLES

VÉRONIQUE GERBAUD-LAMBERT
THOMAS LOYATHO
NATHALIE CHARRIÉ



La lumière ne révèle pas le paysage. Elle le fait naître.

Depuis Platon, la lumière occupe une place singulière dans la pensée occidentale. Elle est la condition de toute connaissance. Dans l'allégorie de la caverne, elle permet aux êtres humains de quitter le règne des apparences pour accéder au réel.

Mais la peinture nous enseigne autre chose. Elle nous rappelle que la lumière n'est pas seulement ce qui permet de voir. Elle est ce qui fait apparaître.

Dans les grandes toiles de Véronique Gerbaud-Lambert, la forêt semble d'abord se dérober. Les feuillages s'accumulent en une matière dense, presque impénétrable. Puis une trouée lumineuse apparaît. Quelques éclats blanchissent les ramures. Une surface d'eau capte un reflet discret. Brusquement, le paysage respire.

Rien n'a changé. Et pourtant tout est devenu différent. La lumière ne s'ajoute pas au paysage. Elle en devient la syntaxe.

Chaque percée lumineuse agit comme une respiration dans la phrase végétale. Les masses sombres répondent aux transparences. Les pleins dialoguent avec les déliés.

Les ombres ne disparaissent jamais complètement ; elles donnent au contraire toute sa profondeur à la clarté.

Comme en calligraphie, ce sont autant les intervalles que les traits qui produisent le sens.

Les paysages de l'invisible

Maurice Merleau-Ponty écrivait que « *le visible est ce qui nous regarde autant que nous le regardons* ». Cette intuition trouve ici une étonnante traduction picturale. Le visiteur croit observer la forêt. En réalité, c'est elle qui finit par l'envelopper.

Le dossier de presse (disponible sur le site de la galerie) évoque d'ailleurs cette transformation progressive : le regard quitte la simple observation extérieure pour entrer dans une expérience intérieure et perceptive. Le paysage cesse d'être une reproduction fidèle du réel pour devenir une construction sensible, presque mentale.

Cette idée pourrait sembler très contemporaine. Elle est pourtant ancienne. La peinture chinoise classique la connaît depuis des siècles.

Dans les grands paysages des maîtres Song ou Yuan, la montagne n'existe jamais seule. Les brumes, les vides, les souffles font partie intégrante de la composition. Le vide n'est pas une absence. C'est ce qui permet à la montagne de respirer. François Cheng l'exprime admirablement dans *Vide et Plein* : « *Le Vide n'est pas absence ; il est le lieu où circule le souffle transformateur.* »

En contemplant certaines œuvres de Véronique Gerbaud-Lambert, cette proximité apparaît presque naturellement. La lumière ne tombe pas sur le paysage. Elle circule en lui. Elle épouse le rythme silencieux du vivant.

Une mémoire qui affleure

Chez Thomas Loyatho, cette circulation lumineuse prend une tout autre dimension.

Ses peintures semblent faites de couches successives, comme si plusieurs temps continuaient d'habiter une même surface. Des fragments végétaux émergent avant de disparaître sous d'autres traces. Les animaux apparaissent fugitivement, presque par accident. La matière picturale conserve les cicatrices de ce qui l'a précédée.

L'artiste parle lui-même d'un « chaos nécessaire », d'une « friche de souvenirs » où les images se déposent en différentes strates temporelles. La lumière n'y révèle plus seulement des formes. Elle révèle des mémoires. Chaque toile devient un palimpseste.

Le philosophe Gaston Bachelard écrivait dans *La Poétique de l'espace* : « *L'immensité est en nous.* » Cette phrase semble traverser l'ensemble de l'exposition. Car ce que nous contemplons n'est jamais uniquement une forêt extérieure.

Nous reconnaissons, sans toujours nous en rendre compte, nos propres paysages intérieurs. Chaque spectateur y retrouve une clairière oubliée. Une rivière d'enfance. Un silence ancien.

L'ombre est la condition de la lumière

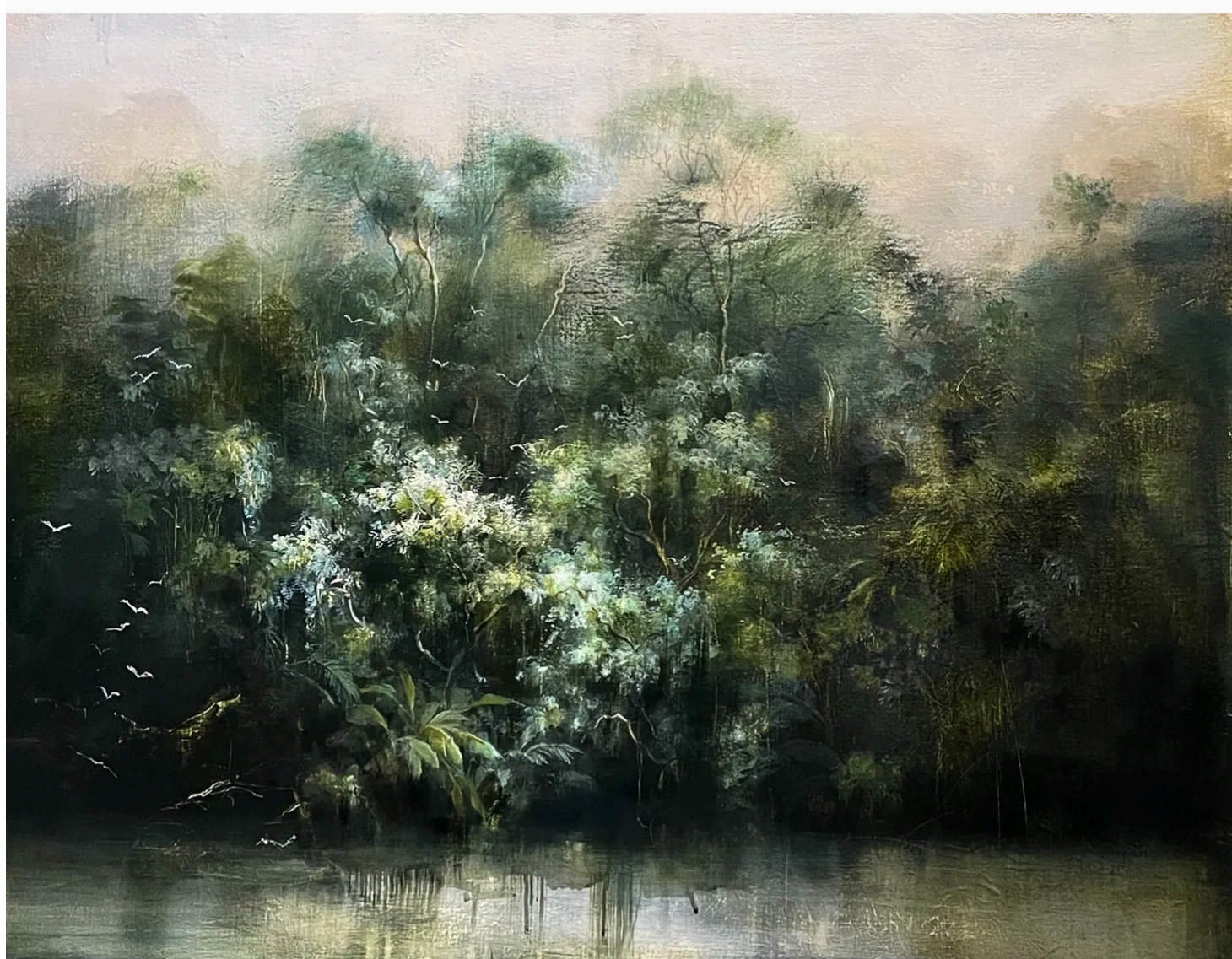
Notre époque aime la transparence. Elle exige que tout soit immédiatement visible, photographié, expliqué, partagé. Cette exposition propose exactement l'inverse.

Elle réhabilite le mystère.

La panthère noire de Véronique Gerbaud-Lambert ne se montre jamais entièrement. Le guépard demeure suspendu dans une lumière diffuse. Les oiseaux gravés par Morganes semblent surgir de la nuit plus qu'ils ne s'en détachent. Les créatures de Nathalie Charrié naissent de métamorphoses où le vivant refuse les catégories trop simples. Tout ici rappelle une évidence que nous oublions souvent :

La lumière n'existe que parce qu'il y a de l'ombre. Le philosophe japonais Jun'ichirō Tanizaki, dans son célèbre *Éloge de l'ombre*, écrivait que les civilisations orientales avaient appris à aimer la pénombre parce qu'elle permet aux choses de conserver leur profondeur. À vouloir tout éclairer, nous finissons parfois par tout aplatir.

Cette exposition semble partager cette intuition. Elle refuse l'évidence immédiate. Elle préfère l'apparition.



Véronique Gerbaud-Lambert — *Ma forêt* — Huile sur toile — 116 x 89 cm

Une écologie du regard

On parle aujourd'hui d'écologie des milieux, des espèces, des ressources. Peut-être faudrait-il désormais parler d'une écologie du regard. Nous savons mesurer les forêts. Nous savons cartographier les écosystèmes. Nous savons modéliser le climat. Mais savons-nous encore contempler un arbre sans immédiatement vouloir le nommer, l'évaluer ou le photographier ?

Martin Heidegger rappelait que « habiter est la manière dont les mortels sont sur la terre ». Habiter ne signifie pas occuper. Habiter signifie entrer dans une relation.

Les œuvres réunies dans *Histoires naturelles* semblent précisément nous inviter à cette conversion discrète. Elles ne cherchent jamais à posséder le vivant. Elles acceptent qu'une part de lui demeure inaccessible.

Et c'est peut-être là leur plus grande force.

La lumière comme espérance

Il existe une phrase de René Char qui accompagne longtemps ceux qui l'ont lue : « *Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.* » (Fureur et Mystère)

À une époque où les discours sur la nature oscillent souvent entre catastrophisme et nostalgie, *Histoires naturelles* choisit une autre voie.

Elle ne nie ni les blessures du monde ni les traces laissées par l'anthropisation. Mais elle rappelle qu'il demeure encore, dans chaque clairière, dans chaque reflet, dans chaque souffle de lumière, une possibilité de recommencer à voir.

La beauté n'y apparaît jamais comme une fuite hors du réel. Elle devient une manière de lui être fidèle. Finalement, peut-être qu'un paysage ne se définit ni par ses arbres, ni par ses rivières, ni même par les animaux qui l'habitent.

Un paysage naît au moment précis où la lumière cesse d'être un simple éclairage pour devenir une relation. Entre le visible et l'invisible. Entre le monde et celui qui le regarde. Entre ce qui est peint... et ce qui, silencieusement, continue de nous habiter bien après avoir quitté l'exposition.

S'abonner à Sonia Bressler

Launched 3 months ago

Penser le XXI^e siècle demande de changer de regard.

Rédigez votre e-mail...

S'abonner

En vous abonnant, vous acceptez les [Conditions d'utilisation](#) de Substack et reconnaissez avoir pris connaissance de son [Avis de collecte d'informations](#) et de sa [Politique de confidentialité](#)



3 Likes

Discussion à propos de ce post

Commentaires Restacks